

24 images

24 iMAGES

L'humanité

Full Blast de Rodrigue Jean

André Roy

Number 101, Spring 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24120ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (2000). Review of [L'humanité / *Full Blast* de Rodrigue Jean]. *24 images*, (101), 41–41.

Full Blast de Rodrigue Jean



Steph (David La Haye) et Rose (Louise Portal).
Présence sombre et énergie désespérée des corps.

L'HUMANITÉ PAR ANDRÉ ROY

Le premier film de Rodrigue Jean n'est pas une œuvre parfaite, mais il possède de nombreuses qualités et, surtout, un ton, un style, une voix. Son sujet — des jeunes marginalisés par le chômage qui cherchent à donner un sens à la vacuité de leur vie — pouvait aboutir à un film social ou à un mélodrame réaliste. Heureusement, le cinéaste évite les pièges tendus par son scénario en adoptant des partis pris esthétiques qui, s'ils ne sont pas toujours tranchés ni toujours maintenus dans leur exigence, s'imposent : une lumière sombre, un langage fiévreux et distant tout à la fois, une interprétation légèrement décalée par rapport aux situations, un climat dont la stylisation accentue le poids de désespérance et d'abandon ; donc, un ensemble de choix formels qui empêche d'inscrire *Full Blast* dans un genre précis, tout en le rattachant au courant des films sur les jeunes. Cette histoire de chômeurs, incertains de leurs sentiments mais mus par une tension de s'en sortir qui est rongée par le ratage de leur relation à l'Autre, on pense l'avoir déjà vue, et pourtant non, parce qu'elle a son originalité, sa signature, en particulier dans son atmosphère très prégnante, très *physique*.

Physique : autant par les paysages de cette petite ville au bord de la mer, au Nouveau-Brunswick, dont la beauté âpre est enregistrée sans afféterie ni complaisance, que par les corps dont Jean filme la pré-

sence sombre et l'énergie désespérée avec attachement, et en restitue les tourments secrets et invincibles, les zones d'ombre et de lumière. On trouve chez les personnages (Steph, Charles, Piston, Rose et Marie-Lou principalement), et plus persistantes chez les hommes que chez les femmes, une précarité, une angoisse très concrètes, grugées très visiblement par les corps eux-mêmes. Pas véritablement adultes car encore retenus à l'adolescence par quelque rêve (reconstituer leur ancien band), ces jeunes sont des naufragés du système, des noyés de l'amour qui se maintiennent à flot en aspirant pathétiquement et maladroitement l'air autour d'eux tout comme le souffle des autres. Ils luttent pour ne pas se perdre, et la seule chose qui les retient au présent, sur laquelle ils spéculent à défaut de calculer sur leur passé ou leur avenir, est le sexe.

Steph entretient une relation avec Rose, mais séduira Marie-Lou que son copain Piston aime encore, tout en acceptant l'affection de son ami d'enfance, Charles. L'amour à tout prix, est à chercher dans les relations sexuelles qui ne soudent pourtant personne, qui, plutôt, défont les liens et laissent tous les personnages seuls avec eux-mêmes. Peut-être y a-t-il quelque chose qui tient de l'autisme chez ces hommes et ces femmes ? En tout cas, leur petite ville acadienne, qui ressemble à toutes les petites villes du monde, avec ses désœuvrés et ses laissés-pour-

compte, son absence de magnétisme comme d'harmonie, est tout à la fois un huis clos et un purgatoire. Un jour, comme Steph, on la quittera, mais entre-temps les rêves se seront brisés (on ne pourra pas faire revivre le groupe musical), les liens, cassés, et les histoires d'amour, échouées, entre une violence non voulue (on se tape quand même sur la gueule) et une tendresse sauvage, généralement vite expédiée.

Ni excentriques ni communs, personnages ni tout à fait typés ni tout à fait banals, dont l'univers échappe aux définitions toutes faites, Steph et les autres nourrissent le désir de fiction du film (le cinéaste les jette de temps à autre dans quelque aventure, un vol ici, une altercation là, une scène d'amour encore). Ni convenus ni exotiques, ils sont cette humanité qui noue notre relation à l'œuvre. On ne peut dès lors les oublier une fois le film terminé.

Steph, ayant quitté son patelin, arrive en ville sous la pluie. L'image, imprégnée d'une forte mélancolie, nous touche parce qu'on pressent que dans la grande ville il ne réussira pas plus que dans son village marin à réaliser les rêves qu'il veut vivre. Cette mélancolie a imbibé d'une longue tristesse *Full Blast*, a enveloppé ces êtres en détresse et nous les a rendus intimes. On aura compris que, dans la discrétion de sa révolte et la douleur de son inquiétude, ce film est beau dans sa fragilité. Et que malgré bien des maladresses (situations parfois plaquées, niveaux de jeux différents entre les acteurs), il persiste et se maintient encore dans notre mémoire. ■

FULL BLAST

Canada-Québec 1999. Ré.: Rodrigue Jean. Sc.: Rodrigue Jean et Nathalie Loubeyre. Ph.: Stefan Ivanov. Mus.: Robert Marcel Lepage. Int.: David La Haye, Louise Portal, Patrice Godin, Martin Desgagnés, Marie-Jo Thériot. 92 minutes. Couleur. Prod.: Les Films de l'Isle et Transmar Films. Dist.: K-Films Amérique.